

Le propre de l'homme : le verbe

Alain Bentolila

Citer ce document / Cite this document :

Bentolila Alain. Le propre de l'homme : le verbe. In: Raison présente, n°145, 1er trimestre 2003. Les frontières de l'humain. pp. 25-35;

doi : <https://doi.org/10.3406/raipr.2003.3788>

https://www.persee.fr/doc/raipr_0033-9075_2003_num_145_1_3788

Fichier pdf généré le 16/03/2019

LE PROPRE DE L'HOMME: LE VERBE

Alain Bentolila*

C'était un dimanche après-midi d'automne. Je regardais à la télévision un documentaire qui s'intitulait: « Kanzi, le singe aux mille mots ». Cela nous venait des États-Unis et rendait compte des résultats assez extraordinaires obtenus par une équipe de recherche rattachée à une université de renom. On nous montrait comment des chimpanzés se servaient de plusieurs centaines de mots; ils utilisaient pour cela un grand tableau dont chaque touche était identifiée par une icône. Lorsqu'ils appuyaient sur une des touches, le mot correspondant était automatiquement prononcé. L'un de ces singes, nommé Kanzi, particulièrement doué pour cet exercice, était parvenu à maîtriser environ un millier de ces signes et les a utilisés pour identifier des objets ou des êtres humains et parfois pour en demander l'apparition.

C'était impressionnant! Et ma fille de cinq ans fut effectivement fort impressionnée. « Tu vois, me dit-elle, je savais bien que les animaux parlaient; et d'ailleurs, même mon chien Malik, qui est quand même moins intelligent qu'un singe, comprend ce que je dis et sait très bien se faire comprendre. » Je me souviens combien je fus embarrassé pour lui expliquer que l'on était bien loin de la parole et que ce qu'elle avait vu n'avait que peu de chose en commun avec notre langage. J'essayais de lui montrer les limites de la communication animale; je tentais d'illustrer, en faisant appel au monde du fantastique et de la poésie, le pouvoir singulier que donne à

*Linguiste, professeur à la Sorbonne, université de Paris V.

l'homme son langage ; je m'escrimais à lui montrer l'écart considérable qui séparait le verbe humain et l'activité de communication de l'animal. Rien n'y fît ! Elle possédait enfin la preuve scientifique et... télévisuelle que les contes, les fables et les dessins animés ne lui avaient pas menti : les animaux parlaient ; pas tout à fait comme nous, mais ils parlaient bel et bien.

Lorsque je faisais mes études de linguistique, on me donna à lire d'excellents travaux qui analysaient avec beaucoup de rigueur le « langage » des oies ou celui des abeilles. On apprenait que ces insectes pouvaient informer leurs congénères bourdonnants sur la direction, sur la distance et même sur la quantité du butin vers lequel ils voulaient les conduire. Je dois avouer que la pertinence de leurs danses et leur évidente signification réduisit quelque peu — au plan intellectuel au moins — l'espace que j'avais toujours prudemment observé entre les abeilles et moi. De si petites bestioles avec un si petit cerveau, capables de transmettre avec pertinence des indications de distance et de quantité, voilà qui m'incita à penser qu'il y aurait une profonde injustice à ne pas accorder aux autres espèces le bénéfice du verbe. On ne nous parlait pas encore des grands singes Bonobos ; l'eût-on fait que j'eusse sans doute accepté de les considérer comme mes frères en parole.

Un nombre assez considérable de recherches ont ainsi tenté, durant ces vingt dernières années, non pas seulement d'analyser les modes de communication de certaines espèces animales mais aussi de démontrer qu'il était possible de leur apprendre à communiquer avec nous et comme nous. Pour pallier leur incapacité à articuler les sons des langues humaines, on a le plus souvent utilisé la langue des signes. Ce qui anime ces recherches, c'est l'idée politiquement correcte qu'il y aurait une sorte de continuité entre les capacités de communication humaines et celles auxquelles peuvent prétendre les espèces animales les plus évoluées. La différence entre la langue des hommes et les « langues » animales tiendrait alors à un « déficit phonatoire » qui ne permettrait pas à l'animal de réaliser nos prouesses articulatoires. Il suffirait donc de donner au singe un système de communication par signes inspiré de celui des humains sourds pour qu'ils entrent dans le cercle du verbe jusqu'ici réservé aux seuls êtres humains. Je dois, tout d'abord, avouer que l'utilisation de la langue des signes dans la plupart de ces recherches me

gêne quelque peu. Créée pour permettre à l'homme sourd de communiquer avec d'autres hommes, son usage avec les singes me semble suspect. On pourrait être amené à croire que le handicap — ici la surdité — rapproche l'homme de l'animal; on pourrait en arriver à penser que l'outil propre à surmonter ce handicap humain constitue un tremplin efficace pour un singe voulant se faire homme. Mais au-delà de ce transfert ambigu, qui réduit considérablement la réelle puissance de communication de la langue humaine des signes, la vraie question est la suivante: « Y a-t-il ou non un écart essentiel et irréductible entre le verbe humain et les modes de communication animale aussi évolués soient-ils? » À cette question, je répondrai sans l'ombre d'une hésitation: oui! Aucun des résultats de toutes les recherches que j'ai analysés n'a réussi à ébranler cette conviction.

Le verbe créateur

Cet écart n'est pas simplement d'ordre quantitatif; il ne se résume pas au fait que les singes utilisent un nombre de signes moins important et des combinaisons moins complexes. Si tel était le cas, on pourrait penser que c'est la faiblesse de leurs besoins de communication qui aurait induit une économie des moyens; en d'autres termes, les singes communiqueraient de façon plus rudimentaire que nous parce que leur mode de vie et leur organisation sociale n'en exigeraient pas plus. Il suffirait alors qu'on leur apprenne un code humain (la langue des signes par exemple) et qu'on leur ouvre de plus vastes objectifs de communication pour qu'ils entrent comme un seul singe dans le cercle des êtres de parole. Il n'en est rien! Quelles que soient les sollicitations auxquelles on les soumettra, quel que soit le code qu'on leur inculquera, les animaux se contenteront de communiquer le reflet le plus fidèle et le plus immédiat de la réalité qu'ils perçoivent. La communication animale, dont il n'est aucunement question de nier l'existence, se limite à transmettre ce qui est vu, entendu, senti ou désiré. Les abeilles comme les grands singes n'ont ni l'ambition ni les moyens d'évoquer un monde dont leurs sens n'attestent pas immédiatement et directement l'existence. En d'autres termes, ce que l'on appelle improprement « langage animal » n'est en fait qu'un instrument qui peut certes désigner, indiquer, avertir ou demander, mais qui en aucun cas n'a ce pouvoir propre à l'humain¹ de créer par

le verbe un monde que jamais leurs yeux n'ont vu ni ne verront : c'est certes plus qu'un geste, mais en aucun cas une langue. Le fait qu'un singe soit effectivement capable de mémoriser plusieurs centaines de signes humains de nature idéographique ou gestuelle, qu'il soit capable d'en combiner certains, n'est qu'une performance de dressage et de conditionnement. La vraie question se pose à propos de ce qu'il voudra en faire, c'est-à-dire des enjeux qu'il va assigner à son acte de communication. C'est sur ce point que l'écart avec l'être humain s'avère irréductible et essentiel.

Toutes les langues du monde ont la même ambition : permettre à l'homme et seulement à l'homme d'être l'interprète du monde et non d'en être le miroir fidèle. Par la parole, l'homme est du côté des créateurs et non des créatures. Le monde parlé n'est pas le monde perçu, c'est le monde transformé par le pouvoir de l'intelligence humaine ; c'est un monde que l'homme soumet au pouvoir de sa pensée ; il le crée en le disant, il n'en rend pas un compte exact. Et d'ailleurs, si les langues se contentaient de permettre aux hommes de décrire ce qui tombe sous leurs sens, elles seraient chacune le calque presque exact des autres. Les mots de l'une correspondraient aux mots de l'autre ; seuls manqueraient à l'appel quelques vocables désignant des éléments non attestés dans le milieu de vie de telle ou telle communauté linguistique : « neige » ici, « atome » là, ... « démocratie » ailleurs. Ce serait ainsi un monde perçu et prédécoupé qui imposerait sa loi aux mots, or c'est exactement l'inverse qui se produit : chaque langue forge d'une façon particulière la vision du monde de ceux qui l'utilisent.

Qui n'a pas vu un arc-en-ciel ? Que l'on vive en Afrique, en Amérique du sud ou en Asie, tout homme doté d'une vision normale perçoit cette suite ininterrompue de couleurs que produit la réfraction des rayons du soleil dans les gouttes de pluie. On s'attendrait à ce que toutes les langues du monde en rendent compte de façon identique et qu'à l'exemple du français, elles découpent « ce que l'on voit » : indigo - bleu - vert - jaune - orangé et rouge. Il n'en est rien. Ainsi le Bassa, langue du Liberia, impose à ce spectre des couleurs deux mots seulement : « hui » qui va de l'indigo au vert et « ziza » qui prend en compte le reste du spectre. Le Choua, langue parlée en Zambie utilise, elle, quatre mots. Est-ce à dire que les locuteurs de ces langues ne « voient » pas la même chose que nous Français ? Pas du tout, leurs yeux

leur renvoient la même image ; mais leur langue et leur pensée ne traitent pas cette réalité de la même façon. Nous pourrions multiplier les exemples qui tous montrent que chaque langue impose à la réalité la volonté intellectuelle particulière de ceux qui la parlent. Les différences entre les langues ne sont pas le simple reflet des différences qui distinguent les milieux physiques dans lesquels vit chaque communauté. Si les lexiques des langues sont différents les uns des autres, c'est parce qu'ils témoignent chacun de l'ambition originale d'un groupe d'hommes d'imposer au monde leur pensée singulière.

Rien ne paraît plus naturel que de désigner par des mots les images que distinguent nos yeux, les bruits que différencient nos oreilles, les goûts que révèlent, dans leur diversité, nos papilles, les odeurs variées que captent nos narines. En fait, l'acte de nommer n'a rien de naturel : c'est une décision humaine intelligente ; c'est la première étape de la pensée scientifique et de la pensée tout court. L'homme n'a pas nommé dans l'ordre d'arrivée tout ce qui lui est tombé sous les yeux. Toute nomination est un choix, une étape vers la conquête d'une nature à laquelle la pensée de l'homme impose une organisation. Appeler ce caillou « granit », cet autre « quartz », cet autre encore « calcaire » c'est les distinguer autrement que par leur forme ou leur dimension ; c'est rassembler, sous une même appellation, de minuscules cailloux comme d'énormes blocs. Dire ensuite que tous ces éléments prennent place au sein d'un même ensemble que l'on appelle « roches », c'est franchir une étape décisive dans la mise en ordre du monde. Cette distinction, cette nomination, procèdent toujours d'une intention ; on ne nomme pas n'importe quoi, on nomme ce qui va servir à mieux comprendre comment marche le monde, on nomme ce qui va servir à le modifier à notre convenance.

Chaque étape des développements de la pensée scientifique mobilise des moyens linguistiques de plus en plus puissants. Nommer exige que l'on décide ce qui est « digne » de l'être et qu'on fabrique un bruit particulier pour l'évoquer. Décrire « les effets » c'est se doter des connecteurs (« donc », « si... alors », « parce que »...) qui manifestent le lien logique et nécessaire qui associe deux propositions. Affirmer une loi universelle c'est dépasser le constat pour faire donner toute la puissance explicative du concept : « proportionnalité », « produit », « masse », « carré »... Ce qui est important, c'est

que, dès l'étape de la nomination, se manifeste déjà la volonté humaine de prendre intellectuellement le pouvoir sur la nature. Cette ambition est propre à l'espèce humaine, aucune espèce animale ne la portera aussi haut.

La langue humaine donne sens à ce qui sans elle ne serait que formes. J'ai le souvenir d'une anecdote que me raconta mon collègue et ami, Yves Quéré² : la scène se passe dans une école maternelle avec des élèves de cinq ans environ. Dans le courant de la journée, toutes les heures, la maîtresse demande à Sophie de se planter au milieu de la cour et à chaque fois on dessine sur le sol le contour de l'ombre de Sophie. Ainsi, à mesure que s'égrènent les heures, se succèdent les traces qui rappellent les différentes positions de l'ombre projetée. Lorsqu'ils les examinent à la fin de la journée, la plupart des enfants disent : « c'est une fleur ». Ils parlent de ses pétales ; pour les uns, il s'agit d'une « rose », d'une « marguerite » pour d'autres. La maîtresse ne se satisfait pas de la réponse ; elle incite à la réflexion, rappelle comment l'on a obtenu ces traces successives, s'interroge sur ce qui a pu produire un tel dessin. Et une petite fille ose enfin dire avec la timidité de celle qui a eu l'audace de regarder derrière le rideau : « Maîtresse, c'est parce que ça a tourné ».

Répondant à une « poussée » pédagogique exigeante, cette petite fille a dépassé le simple constat ; elle ne s'est pas contentée de mettre un mot sur une apparence ; elle a décidé de tenter de s'engager dans cette quête propre à l'humain de savoir pourquoi les choses sont ce qu'elles sont. Et c'est sa langue qui le lui a permis, passant du substantif : « c'est une fleur » au verbe « ça a tourné ». Identifier une forme en la nommant ne suffisait pas ; comprendre ce qui l'avait générée supposait que l'on passât de la simple désignation d'une forme à l'évocation du processus qui fut à l'œuvre pour la concevoir. Pour franchir ce palier décisif, il fallait mobiliser des outils linguistiques différents : abandonner le substantif (fleur) au profit du verbe (tourner). Plus tard, viendra un concept : la rotation.

La langue donne ainsi à ceux qui l'utilisent un merveilleux pouvoir : celui d'aller, au-delà des apparences, concevoir une représentation du monde filtrée par leur intelligence. Le temps d'une phrase ou d'un discours, nous pourrions proposer et parfois imposer cette représentation à quelqu'un ou à quelques-uns. Quand Nicolas Copernic, au milieu du seizième siècle, soutient que la terre tourne autour du soleil mais

aussi sur elle-même, il ne décrit rien, il ne rend compte de rien de ce qu'il perçoit. Aucun instrument ne lui permet de constater les mouvements dont il affirme la réalité. Les preuves n'en furent apportées que par Kepler et Galilée; par ce dernier notamment qui construisit une lunette d'approche qui lui permit de découvrir les phases de Vénus que Copernic avait prévues. Seul, le verbe porta et manifesta une pensée qui s'opposait à la certitude de tous ceux qui voyaient, de leurs yeux, le soleil se déplacer au-dessus de leur tête. Pouvoir formidable du Verbe humain d'imposer, contre l'évidence du « perçu », une représentation qui privilégiait l'explication audacieuse sur le simple constat!

Dans un élan d'imagination et de rigueur mêlées, la langue porte et diffuse la pensée scientifique. C'est dans le même élan qu'elle ouvre à la poésie les portes de l'imaginaire. Écoutons Paul Eluard qui nous dit que « la terre est bleue comme une orange » et qui ajoute pour bien insister sur la puissance des mots: « Jamais une erreur, les mots ne mentent pas ». Et si les mots ne mentent pas, c'est bien parce que la grammaire permet d'imposer aux autres une pensée singulière qui n'a d'autres limites que celles qu'elle s'impose.

La grammaire libératrice

Au cœur même du verbe, la grammaire libère en effet l'intelligence humaine de la banalité grégaire qui caractérise toutes les formes de communication animales. Toutes les langues du monde séparent ce que l'œil ne peut voir autrement que fusionné: elles donnent constance et indépendance aux actions en réservant à chacune un mot qui l'évoque; elles font de même pour les qualités (couleurs, formes, sentiments,...) qui acquièrent ainsi une autonomie linguistique que la réalité ne leur accorde pas: le réel ne nous présente que des actions actualisées par un agent et des qualités portées par un être ou un objet. Imaginons un instant ce que serait une langue où l'on aurait un mot particulier pour désigner « un-loup-qui-dort », « un-loup-qui-court », « un-loup-qui-mange »; une langue où un « loup-noir » se dirait de façon totalement différente d'un « loup-blanc » et où évidemment « un-loup-blanc-qui-dort » aurait un nom encore différent d'« un-loup-noir-qui-dort ». On voit bien qu'une telle langue se condamnerait à multiplier à l'infini son vocabulaire dans une course sans espoir pour couvrir l'immense diversité des réalités perçues, mais surtout pour

tenter de suivre l'imagination sans limites des hommes créant d'autres mondes par la parole. Car nous voulons aussi, nous autres, humains, des loups qui volent comme volent les pierres; nous voulons même des femmes qui font nos enfants mais qui dirigent aussi nos entreprises... Vous voyez quelles surprises peuvent nous réserver les imaginations humaines libérées par une grammaire qui dessine le futur du monde. Le verbe humain est fait pour l'incongru, pour l'inattendu, et non pour le banal et le conforme. C'est parce qu'il doit permettre de dire l'in-visible et l'im-prévisible qu'il a libéré les actions et les qualités des êtres et des objets qui les portent en eux pour mieux les associer au gré de la fantaisie et de l'intelligence des parleurs.

La grammaire permet donc de rassembler ce que le lexique sépare. Et ce sont les mécanismes précis de ce libre assemblage qui constituent la force créatrice de la grammaire et les clés de la construction du sens. Si les langues possèdent cette capacité d'aller plus loin que l'œil, c'est parce qu'elles exercent sur les mots un pouvoir grammatical qui ne se contente pas de mettre fidèlement en scène le spectacle du monde. Ainsi, dans la phrase: « La chèvre de Monsieur Seguin tua le loup », nous savons que Monsieur Seguin n'est pour rien dans la mort du loup parce qu'il est lié à « chèvre » par la préposition « de ». Nous comprenons que c'est la chèvre qui est responsable du meurtre du loup parce que le mot « chèvre » est placé avant « tua » et que loup ne vient qu'après. Sans les indicateurs grammaticaux, les langues ne pourraient remplir leur mission de création. Imaginez en effet que l'on place dans un chapeau les trois mots: « loup », « chèvre » et « tuer » et qu'on laisse leurs sens respectifs décider des rapports qu'ils vont nouer entre eux. Nous obtiendrions à tout coup un résultat fondé sur le prévisible et l'attendu; le loup se verrait confier le rôle attendu d'agent, la chèvre jouerait celui non moins prévisible de patient. Une langue qui se priverait du pouvoir de la grammaire livrerait ainsi ses énoncés aux interprétations banales et consensuelles fondées sur l'habitude, la routine et le statu quo. La grammaire apparaît ainsi libératrice alors qu'on la dit contraignante. Elle permet aux êtres humains d'évoquer contre le conservatisme ce qui n'est pas encore mais sera sans doute un jour; d'affirmer contre les préjugés ce que l'on ne constate pas de visu mais qui se révélera peut-être juste et vrai; d'écrire contre le conformisme ce que l'on n'a pas osé formuler mais que les générations à venir trouveront d'une audace magnifique.

La parole juste

La langue donne à l'homme ce pouvoir considérable de se placer par son discours hors des limites de l'espace et du temps. Mais ce pouvoir de dire ce que nous croyons vrai partout et toujours nous laisse seuls juges de son contrôle. Ceci plus que toute autre chose fonde la spécificité de la communication humaine : le verbe nous donne autant de pouvoir que de responsabilité ; son exercice nous impose d'emblée de nous poser la question de nos droits et de nos devoirs car à la loi la mieux établie comme à l'allégation la plus gratuite et la plus intolérable, la langue prête les mêmes structures, les mêmes mécanismes.

Examinons par exemple l'énoncé du principe ou théorème d'Archimède : « tout corps plongé dans un liquide subit une poussée verticale dirigée de bas en haut ; elle est égale au poids du fluide déplacé et elle s'applique au centre de gravité de ce corps ».

À l'aide de l'adjectif indéfini « tout », en utilisant le présent de l'indicatif (« *subit* », « *s'applique* »), on parvient à poser le caractère universel de ce principe : il vaut aujourd'hui, il valait hier, il vaudra demain ici comme ailleurs. Des moyens linguistiques particuliers nous permettent de l'affirmer sans ambiguïté.

Lisons en parallèle ce que publie, en décembre 1944, l'organe de la collaboration nazie *Je suis partout* : « il est une loi parfaitement démontrée : tout Juif, demi Juif ou quart de Juif menace notre intégrité nationale. Il fait subir à nos systèmes juridique, économique et politique une intolérable pression ». L'auteur de cette affirmation infâme, présentée comme définitive et incontestable, utilise les mêmes moyens que ceux mobilisés pour donner au principe d'Archimède sa dimension de vérité universelle. L'adjectif indéfini « Tout » appliqué à « Juif », le présent de l'indicatif accolé au verbe « menacer » donnent à cette phrase valeur de vérité générale.

La langue sert ainsi, avec le même dévouement, l'usurpateur et le juste. À tous deux, elle donne le même pouvoir de situer leur discours au-delà du constat, hors d'atteinte du perçu. Mais c'est bien parce que la langue donne à ceux qui l'utilisent ce pouvoir démesuré qu'elle impose une exigence éthique sans faille à celui qui parle ou écrit comme à celui qui écoute ou lit. Exigence personnelle de celui qui ose utili-

ser le discours du « partout » et du « toujours » parce qu'il doit à lui-même et aux autres d'être capable d'en démontrer la légitimité avec la plus grande rigueur. Exigence vis-à-vis de celui à qui s'adresse un tel discours parce qu'il devra le questionner sans complaisance, en traquer obstinément les failles et les faux-semblants. Je dirais volontiers en déformant à peine Rabelais: « langue sans conscience n'est que ruine de l'âme ». Cette exigence éthique, à la hauteur de la puissance créatrice de la langue est inscrite au cœur même du verbe. Elle en fait l'irréductible spécificité.

Nous vivons dans un monde où l'on a de plus en plus tendance à accepter, sans les mettre en cause, les affirmations radicales, les explications définitives. La personnalité de celui qui impose le message (gourou, ayatollah), la puissance du vecteur qui le véhicule (radio, télé, journaux) suffisent à calmer les velléités critiques de ceux à qui s'adresse un message présenté en forme de vérité. À nos enfants, nous devons donc apprendre, à l'école comme à la maison, qu'ils ont le droit de réfuter la vérité proférée qui que soit celui qui la profère. Nous devons aussi leur montrer que lorsqu'ils s'aventurent eux-mêmes sur le terrain du « verbe créateur », ils doivent s'attendre à devoir rendre des comptes, à devoir apporter les preuves qui fondent la valeur de leur proposition car ils s'inscrivent alors dans la volonté collective de donner un sens honorable au désordre et au tumulte du monde. « Passer » la langue à un enfant ne se réduit pas seulement à lui fournir des mots et des structures; transmettre le verbe au petit homme, c'est le convaincre de l'exigence du parler juste, l'exigence de dire justement le monde: « tu es responsable du verbe parce que le verbe est créateur ». Voilà ce que jamais le singe le plus intelligent ne signifiera à sa descendance.

L'humain commence au moment où des êtres vivants décident collectivement d'imposer par le verbe leur pensée au monde; le jour où, ne se contentant plus de dire le monde qu'ils perçoivent, ils se donnent l'ambition de l'interpréter, de le transformer et surtout de créer d'autres mondes par la force du verbe. L'humain commence à l'aube de la bataille engagée pour dépasser les contraintes de l'espace et du temps. Le jour où s'ouvre le paradigme du futur et du passé; le jour enfin où cet être vivant et mortel ose dire l'infini et l'éternel. Être ici et dire l'ailleurs, être maintenant et dire « demain », « hier » ou... « peut-être ». Être ici et maintenant et dire l'infini du « partout » et du « toujours ». Tel est l'extraordi-

naire pouvoir du verbe humain. C'est bien la langue et seulement la langue qui nous permet d'assumer au plus haut notre humaine condition mais plus encore de la dépasser. En ce sens elle suggère, par le pouvoir et la responsabilité qu'elle nous donne, qu'une rupture irréductible existe sans aucun doute avec les autres espèces.

1. À tous les êtres humains, quelles que soient leur race, leur culture et leur situation sociale.
2. Professeur à Polytechnique, promoteur de « La main à la pâte ».